Germe
Abdala

PQ
2260
G42A7

ABDALA,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

Par M. GERMÉ,

Musique de MM. QUAISAIN et MORANGES, Ballets de M. RICHARD, pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le Mardi 13 Janvier. 1807.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1807.

PERSONNAGES.

ISMAEL, roi de Césarée.	M. Joigny.
ABDALA, roi d'Abylène.	M. Defresne.
SELIM, crû fils de Nadir.	M. Vigneaux,
NADIR, chef d'un village près d'Abylène.	M. Dumont.
HIRCAN, confident d'Abdala.	M. Révol.
SAPHAR, villageois.	M. Stokleit.
ORCAN, officier d'Ismaël.	M. Martin.
Un Bostangi.	M. S. Clair.
Un Héraut d'armes.	M. Barthelmy.
Un Villageois.	
ZELISCA, mère de Zobéide.	Mlle. Lagrenois.
ZOBEIDE.	Mlle. Hugens.
FATMÉ, première Odalisque d'Abdala.	Mlle. Leroy.
Soldats d'Ismaël.	
Soldats d'Abdala.	
Villageois et Villageoises.	
Troupe d'Odalisques.	
Jeunes Houris.	
Amours, etc.	

La scene se passe sur les bords du Jourdain.

ABDALA.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un bocage dans une prairie près le Jourdain. On voit dans l'enfoncement le Mont-Liban.

SCENE PREMIERE.

SELIM, SAPHAR, VILLAGEOIS.

Au lever du rideau, les Villageois ornent de guirlandes de fleurs un tertre.

SELIM.

Allons, mes amis, courage, hâtons-nous de terminer nos préparatifs, pour accueillir avec éclat les deux rois qui doivent honorer ce séjour de leur présence.

SAPHAR.

Tu le vois, Selim, tout est prêt pour les recevoir.

SELIM.

C'est ici qu'Abdala, notre souverain, et Ismaël, roi de Césarée, doivent se réunir.

SAPHAR.

Il était temps; car la trêve, qui depuis trois jours avait suspendu les hostilités, expirait demain au lever du soleil.

SELIM.

Que cette journée sera belle! et combien les habitans d'Abylène doivent bénir un si heureux événement! Hier encore nous n'avions aucun espoir de paix; le roi de Césarée menaçait Abylène; Abdala avait juré de s'anéantir sous ses ruines, plutôt que de se rendre. Enfin le ciel leur a inspiré des sentimens plus doux, et ils ont choisi ce site agréable, placé entre la ville et le camp de l'ennemi, pour y abjurer leur animosité, et y procéder à une réconciliation sincère.

SAPHAR.

Redoublons de zèle pour que nos préparatifs soient dignes d'un si beau jour.

SELIM.

D'un côté les remparts de la ville couverts de ses habitans; ici le Jourdain roulant paisiblement ses flots argentés; là le Mont-Liban élevant dans les nues son front majestueux; tout dans la nature semble prendre part à notre fête.

UN VILLAGEOIS.

Le chef de notre village, le bon Nadir, ton père, va-t-il bientôt venir?

SELIM.

Il ne tardera pas à se rendre ici avec Zélisca et Zobéïde. Saphar vient de les passer sur cette rive ; il les a laissés au milieu de nos habitans, qui leur témoignent, en cet instant, le plaisir qu'ils éprouvent de les voir partager notre ivresse.

SAPHAR, *aux villageois.*

Oui, mes amis, félicitez-vous ; notre fête sera complète. Zélisca, et sa fille Zobéide, ont voulu prendre part à nos réjouissances. (*avec intention, en regardant Sélim*) Vous aurez aujourd'hui, parmi vous, la plus belle fille de la contrée,...

SELIM, *avec feu.*

(*A part.*) Saphar l'aimerait-il ? (*Haut.*) Tu en parles avec bien de la chaleur, et....

SAPHAR, *l'interrompant.*

Rassure-toi, Selim, et n'en prends point d'ombrage ; je sais que tu l'adores ; que tu en es aimé, et qu'elle doit être ton épouse. Mais voudrais-tu m'empêcher de célébrer avec tout le village les louanges d'une créature aussi parfaite ?

SELIM.

Pardonne-moi un mouvement dont je n'ai pas été le maître. Mais j'aperçois mon père, Zélisca et Zobéïde ; allons les recevoir.

Il remonte la scène, ainsi que tous les Villageois.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NADIR, ZELISCA et ZOBEIDE, accompagnés par les villageoises, villageois.

NADIR.

Mes enfans, votre fête sera charmante et digne de la cause qui vous l'a inspirée. Voici bientôt l'heure fixée pour la conférence des deux rois. Allez à la rencontre d'Ismaël ; conduisez-le ici au bruit des fanfares, des acclamations, et qu'il soit témoin des transports de joie qui vous animent. (*A Selim.*) Toi, mon fils, demeure, j'ai à t'entretenir.

Les Villageois et les Villageoises sortent.

SCENE III.

ZELISCA, ZOBEIDE, NADIR, SELIM.

NADIR.

Voilà une journée qui va faire bien des heureux. Qu'en dis-tu, Zobéïde ?

ZOBEIDE.

Quel est celui qui ne se livrerait pas à la joie, en voyant succéder aux horreurs de la guerre une paix si ardemment désirée?

NADIR.

Il est vrai que l'humanité la réclamait depuis long-temps; mais actuellement que tout est terminé au gré de nos souhaits, il est juste que Zélisca me tienne la promesse qu'elle m'a faite.

ZELISCA.

Qu'elle promesse?

NADIR.

Celle de la main de votre fille Zobéïde pour mon cher Sélim. Tant qu'a duré la guerre, je ne vous ai point pressé d'accomplir ce mariage. Vous m'objectiez alors l'inconvenance d'nne pareille cérémonie, au milieu du fracas des armes, et le contraste affligeant qu'il aurait présenté avec le malheur des temps et la tristesse générale. J'ai donc jugé à propos d'attendre un moment plus heureux; mais à présent que vous n'avez plus d'objections à me faire, je pense bien que vous ne vous refuserez pas à ma juste demande.

ZELISCA.

Je ne m'oppose point au bonheur de Sélim; je sais apprécier, ainsi que vous, les vertus et le courage de cet aimable jeune homme: je sais que, sans lui, nous aurions tous à pleurer Zobéide, depuis le jour qu'il a bravé la fureur des flots pour l'arracher à une mort inévitable. Tant d'obligations, tant de services lui ont acquis sur elle des droits incontestables; et puisqu'une douce sympathie les unit depuis si long-temps, ma chère Zobéide, tu peux suivre les mouvemens de ton cœur, et faire le bonheur de Sélim, en faisant aussi le tien.

SELIM.

Ah! ma bonne Zélisca.... Que d'actions de graces! et vous, Zobéide, daignerez-vous joindre votre consentement à celui de votre mère?

ZOBEIDE.

Mon devoir est d'obéir en tout à sa volonté.

NADIR.

Mes enfans je dois, avant tout, vous faire part d'un secret que je tiens caché depuis vingt ans, et qui, je n'en doute pas, vous étonnera beaucoup.

SELIM.

Parlez, mon père,

ZOBEIDE ET ZELISCA.

Nous vous écoutons.

NADIR.

Un soir, j'étais assis avec mon frère au pied d'un platane; nous y respirions avec volupté la fraîcheur d'une

belle soirée : la lune, au milieu de son cours, brillait de toute sa clarté et ses rayons se perdant à travers le feuillage qui nous couvrait, nous permettaient de tout voir sans être aperçus. Soudain nous découvrons un arabe, traînant par la main un jeune enfant, et savançant de notre côté à pas précipités : l'enfant pleurait ; mais le farouche arabe le traînait encore avec plus de violence. Attentifs à cette scène, nous en attendions le dénouement. Arrivé à quelques pas de nous, l'arabe, après avoir regardé de toutes parts, et n'apercevant personne, prend un poignard qui était à la ceinture du jeune enfant et l'en frappe. A cette vue, mon frère et moi, nous nous levons en jetant des cris. L'arabe effrayé, prend la fuite et se dérobe à nos regards. Nous volons au secours du malheureux, qui était à terre, baigné dans son sang. Heureusement il n'avait reçu qu'un seul coup et sa blessure n'était pas mortelle. La richesse de ses vêtemens, l'or et les pierreries, ornant le poignard, dont il était armé, suivant l'usage antique des princes de l'Orient, tout enfin nous fit soupçonner que cet infortuné appartenait à des parens illustres ; mais qu'il avait été dévoué à la mort par des ennemis puissans. Pour le soustraire à ses persécuteurs, nous jugeâmes à propos de tenir l'aventure secrète ; nous le transportâmes sur-le-champ dans un endroit ignoré. Sa blessure fut bientôt guérie. Chaque jour il nous intéressait davantage : il semblait, quoiqu'il n'eût à peine que trois ans, reconnaître nos bienfaits et cherchait à nous payer par ses innocentes caresses de tous les soins que nous prenions de lui. Grâce au ciel ils n'ont point été infructueux, et cet enfant, arraché à la mort, est actuellement le plus brave jeune homme de toute la contrée : il m'aime comme un père, je l'aime comme un fils, il est la consolation de ma vieillesse comme je fus le protecteur de son enfance.

SELIM.

Pourquoi m'avoir caché si long-temps son existence ? Ah! mon père ! nommez-le moi, que je vole dans les bras de celui que je regarde déjà comme mon frère.

NADIR.

Il est ici devant mes yeux.

SELIM.

Que dites-vous ?

NADIR.

Ce jeune infortuné...

SELIM.

Achevez, je vous en conjure...

NADIR.

Eh bien! c'est toi même et je ne suis pas ton père.

SELIM.

Quoi ! je ne suis pas votre fils ?

NADIR.

Pour mon cœur tu l'es et le seras toujours ; mais la nature t'a refusé ce titre,

ZELISCA.

Ce que vous venez de nous apprendre m'étonne à un point..... mais Nadir, vous avez toujours passé pour son père, et chacun de nous sait que votre épouse mourut en donnant le jour à un fils que vous nommiez Selim.

NADIR.

Il est vrai qu'à cette époque, j'avais un enfant de son âge ; mais la mort me l'enleva deux mois après cette aventure. (*A Selim.*) Je résolus alors de t'adopter à sa place, je te donnai le nom de mon fils dont je cachai la mort; actuellement que tu n'as plus rien à craindre de tes persécuteurs, j'ai cru qu'il était de mon devoir de te faire connaître la vérité.

SELIM.

Qu'ai-je appris !

ZOBEIDE.

Ah! Selim, je ne suis plus digne du nom de votre épouse, oubliez une infortunée...

SELIM.

Que dis-tu Zobéide? O secret horrible, qui viens de m'enlever un père, me priverais-tu d'une amante adorée?

ZOBEÏDE.

Fils de Nadir que j'ai tant aimé, je ne vois plus en toi qu'un prince, une simple villageoise ne peut t'appartenir.

SELIM.

Eh ! quand cela serait, ce qui n'est pas encore prouvé, j'abjurerais à jamais ce titre qui ferait mon désespoir : puisque les auteurs de mes jours m'ont abandonné, je ne reconnais d'autre père que celui qui me sauva la vie et qui prit soin de ma jeunesse.

ZELISCA.

Et si par la suite le secret de votre naissance venait à se découvrir? si un trône vous était réservé?

SELIM.

Je ne l'accepterais que pour y faire monter Zobéide.

NADIR, *à Zobéide.*

Rassure toi, ma chère, je me rends garant de ses promesses, le tendre attachement qu'il m'a toujours témoigné me répond de celui qu'il aura pour toi. Je veux que votre hymen s'accomplisse aujourd'hui dans ce lieu même, lorsque les deux rois auront terminé leur conférence.

SELIM.

Ah! mon père! (*A Zobéide.*) Ah! Zobéide, nous allons donc être unis.

NADIR, *à Selim, lui remettant un poignard.*

Tiens Selim, je te remets le poignard qui devait trancher tes jours et que l'arabe laissa dans ton flanc : prends et

qu'il te serve à défendre ton épouse, tes amis et tous les malheureux qui pourraient avoir besoin de tes secours.

SELIM, *tenant le poignard.*

Oui, je jure que cet instrument de meurtre ne servira entre mes mains qu'à protéger l'innocence et venger les opprimés.

NADIR.

J'aperçois Abdala qui s'avance, accompagné d'Hircan.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ABDALA, HIRCAN, GARDES.

A l'arrivée d'Abdala tous les personnages en scène se prosternent devant lui.

ABDALA.

Mes enfans, je suis sensible à votre dévouement pour moi, croyez que votre félicité est le vœu le plus cher de mon cœur, je vais travailler de tout mon pouvoir à faire cesser le fléau de la guerre. Le roi de Césarée est maintenant en marche pour se rendre ici; allez tous à sa rencontre et que votre accueil le dispose à écouter avec intérêt les propositions que je dois lui faire.

Les villageois et les gardes se retirent.

SCENE V.

ABDALA, HIRCAN.

ABDALA.

Hé bien! Hircan, nous sommes donc forcés à demander la paix?

HIRCAN.

Oui, seigneur, et tel est l'état déplorable où la guerre nous a réduits, que sans une prompte paix, notre ruine est inévitable.

ABDALA.

Crois-tu que l'orgueilleux Ismaël, fier de ses succès, puisse modérer ses prétentions?

HIRCAN.

Vous le savez, seigneur, il exige la remise de la ville et du château d'Abylène.

ABDALA.

Eh! c'est à quoi je ne consentirai jamais. Je me verrais donc dépouiller de la seule ville qui soit en mon pouvoir? et que me restera-t-il après? les rochers affreux du Mont-Liban!

HIRCAN.

Ismaël prétend que cette ville lui appartient depuis la mort de son fils qu'il perdit en bas âge, lors de son expédition contre les chrétiens croisés.

ABDALA.

Je le sais; mais juge si je dois l'abandonner, après ce qu'il m'en a coûté pour y établir ma domination. Ton

zèle à me servir t'a mérité ma confiance ; écoute : il y a vingt ans je n'étais que le chef d'une tribu d'arabes du Mont-Liban, et qui est encore soumise à ma puissance. Cosrou régnait depuis long-temps sur Abylène, lorsque les Croisés, après avoir fait prisonnier Ismaël, vinrent assiéger cette ville. Cosrou, épouvanté, implora mon secours, j'assemblai mes Arabes ; j'attaquai les Chrétiens ; je remportai la victoire et fit lever le siége. Cosrou reconnaissant, me rendit les plus grands honneurs. Pour m'attacher à sa personne, il m'associa à son gouvernement. Sa santé s'affaiblissait chaque jour, et son frère étant dans les fers, je ne doutai pas de succéder à l'empire. Cosrou se voyant sur le point d'expirer, me fit appeler. Abdala, me dit-il, je vais rejoindre mes ancêtres ; avant la fin du jour j'aurai cessé de vivre : sois le protecteur de la ville que tu as défendue, ainsi que du jeune enfant appelé par la nature pour me succéder, c'est à ce jeune enfant que je lègue ma couronne : il est actuellement en marche pour se rendre ici, sous la garde de son gouverneur. Qu'il trouve en toi un bienfaiteur, un père, je le recommande à tes soins généreux. A ces mots il expira.

Juge qu'elle fut ma surprise ! je me voyais déchu de mes espérances ; mais l'obstacle me parut trop faible pour m'arrêter. Le peuple ignorait l'existence de cet enfant : Ismaël était seul instruit des volontés de Cosrou ; j'envoyai un émissaire au gouverneur. Séduit par mon or, il me livra son jeune élève ; je le fis mettre à mort par un de mes esclaves et m'assurai du secret en faisant périr également le traître qui me l'avait livré. Ismaël apprit au fond de sa prison qu'ils étaient tous les deux tombés sous les coups d'une troupe de brigands, dont la contrée était alors infestée. Libre de tout obstacle, je m'étudiai à captiver la bienveillance du peuple. Je lui représentai Ismaël dans les fers ; je sus le rendre odieux en l'accusant d'être de la secte des perfides Osmanlis, ennemis de notre religion. Enfin le peuple s'habitua à ma domination, et Ismaël fut bientôt oublié.

Après une longue captivité il rentre dans ses états de Césarée. A peine rétabli, il exige de moi la restitution d'Abylène : sur mon refus il lève une puissante armée et prétend se rendre maître d'une ville qui depuis quinze ans est soumise à mes lois. Non, non, plutôt la mort !

HIRCAN.

Qu'espérez-vous de cette entrevue ?

ABDALA.

Je vais essayer de le faire renoncer à ses prétentions.

HIRCAN.

Et s'il refuse, comme je n'en doute pas ?

ABDALA.

Je suis déterminé à tout souffrir plutôt que de céder : je tenterai encore les hasards d'un combat ; et si la fortune m'est contraire, après avoir réduit Abylène en cendres, je me retire dans les gorges inaccessibles du Liban. Telle est ma volonté inébranlable.

On entend la marche.

HIRCAN.

J'apercois Ismaël.

ABDALA.

Contraignons-nous ; quel supplice !

SCENE VI.

ABDALA, ISMAEL, NADIR, SELIM, ZELISCA, ZOBEIDE, HIRCAN, ORCAN, Villageois et Villageoises, Gardes des deux rois.

ABDALA.

Noble Ismaël que ton arrivée en ces lieux soit pour mon peuple et pour moi l'annonce d'un bonheur que ta générosité semble nous promettre.

ISMAEL.

N'en doute pas, Abdala, mon désir le plus doux est d'assurer à jamais la tranquillité des paisibles habitans de ces contrées par une paix que tu as paru désirer et que je viens avec plaisir cimenter avec toi.

Au bruit des fanfares, les soldats agitent leurs armes, le peuple fait un mouvement et se prosterne aux genoux des deux rois.

NADIR.

Permettez, princes, que de simples villageois vous offrent le tribut de leur reconnaissance pour le bonheur que vous leur préparez.

ABDALA *à Ismaël.*

Vous voyez le zèle de ces bonnes gens ; ne leur refusez pas cette grace et jouissez d'avance de toutes les bénédictions des heureux que vous allez faire.

Les deux rois sont invités à se placer sur le tertre qui leur a été préparé : la fête commence. Ballet.

ABDALA, *après le ballet.*

C'est assez, mes amis ; Ismaël et moi allons travailler à votre félicité. Hircan, faites que chacun se retire.

Hircan donne le signal, on apporte une tente ouverte au milieu du Théâtre, on y pose deux plians, des carreaux. Les deux rois y entrent et tout le monde se retire.

SCENE VII.

ABDALA, ISMAEL.

ABDALA.

Ismaël, lorsque tout retentit encore du bruit des armes,

lorsque deux armées menaçantes sont prêtes à inonder de leur sang ces campagnes désolées, il m'est bien doux de voir l'illustre roi de Césarée me présenter l'olivier de la paix.

ISMAEL.

Cette guerre, vous le savez, a toujours répugné à mon cœur: ce n'a été qu'à la dernière extrémité que j'ai eu recours aux armes pour rentrer dans mes droits trop long-temps usurpés. Je suis prêt à signer la paix et sans vouloir abuser des avantages que m'ont donné mes victoires, je n'exige pour toutes conditions, que la remise d'Abylène que vous occupez, et qui m'appartient.

ABDALA.

Eh! quoi! vos puissans états de Césarée ne sauraient-ils satisfaire votre ambition? Abylène, seule et isolée de toutes vos possessions, vaut-elle le sang de tant de milliers de braves qu'il vous en coûte pour la conquérir?

ISMAEL.

Cette ville est à moi: vous ne pouvez colorer du moindre prétexte votre injuste usurpation. Certes je gémis comme vous des maux inséparables de la guerre, mais faut-il me laisser lâchement dépouiller? et n'est-ce pas à l'agresseur inique à répondre des calamités qu'il s'est attiré?

ABDALA.

Aussi je prétends qu'une juste compensation vous indemnise....

ISMAEL.

Et quelle compensation pouvez-vous m'offrir? sont-ce les gorges du Liban? sont-ce les cavernes et les forêts qui les entourent? que ne restiez-vous dans vos habitations? vous avez profité de ma captivité pour envahir une ville dont mon frère était le souverain. A sa mort il nomma pour lui succéder mon fils, encore dans son enfance. Depuis qu'une fin prématurée m'a enlevé ce fils, la ville m'appartient. A quel titre voudriez-vous donc y prolonger votre domination?

ABDALA.

J'en suis possesseur depuis plus de vingt années. Sans moi, sans ma vaillance, elle serait au pouvoir de vos plus cruels ennemis; il est bien juste que je conserve une place que j'ai si bien défendue.

ISMAEL.

Ainsi donc, il ne me reste aucun espoir de conciliation?

ABDALA.

Faites moi des propositions que je puisse accepter, je suis prêt à y souscrire.

ISMAEL.

Abdala, songez bien à l'état où vous êtes réduit. De-

main au lever de l'aurore la trève expire. Le dernier combat achevera votre ruine ; ne vous exposez point à une perte inévitable.

ABDALA.

Que peut-il m'arriver de pis que la prise d'Abylène ? N'ai-je pas, dans le Liban, des retraites inaccessibles où je pourrais braver toutes les forces de l'Asie entière, liguée contre moi ?

ISMAEL.

Abdala, je vous en conjure ; au nom de l'humanité, ne persistez pas dans votre coupable obstination. La place ne peut m'échapper, vous le savez ; croyez-moi...

ABDALA, *se levant.*

Non, je n'écoute plus rien. Je serai inflexible comme vous. Vous voulez du sang ! eh bien, vous en aurez.

ISMAEL.

Je vais donc ordonner à mes soldats de reprendre les armes.

ABDALA.

Vous le pouvez.

ISMAEL.

Adieu. J'espère que demain tout sera décidé.

(*Ismaël sort.*)

SCENE VIII.

ABDALA, *seul.*

Homme superbe ! tu veux m'y contraindre ? hé bien, si je succombe, tu éprouveras ce que peuvent ma fureur et ma vengeance. Quoi ! je perdrais en un moment le fruit de mes crimes, et une possession si longue et si paisible ! Quoi ! je quitterais le séjour voluptueux d'Abylène pour habiter les rochers affreux du Liban ? Non, plutôt périr ! Mais ma chûte sera terrible ! Je ne laisserai pas, dans ta ville, pierre sur pierre, et tu n'y trouveras qu'un monceau de cendres et de ruines.

SCENE IX.

ABDALA, HIRCAN, Gardes.

ABDALA.

Ami, tout espoir de paix est évanoui, et demain la guerre recommence.

HIRCAN.

Je le sais ; Ismaël, en rejoignant ses officiers, leur a donné l'ordre de se tenir prêts à combattre.

ABDALA.

Fais préparer des torches, et tiens sous les armes quinze cents des plus valeureux soldats pour exécuter mes volontés.

HIRCAN.

Eh ! seigneur, qu'est-il besoin d'incendier cette malheureuse ville, lorsque vous avez un moyen sûr de vous défaire d'Ismaël.

ABDALA.

Que dis-tu ? quel est-il ?

HIRCAN.

Celui que vous avez déjà employé contre son fils.

ABDALA.

Mes mesures étaient bien prises alors ; tout s'est passé dans le plus profond mystère... Mais quel est celui qui osera se dévouer à une mort certaine, et à des supplices horribles, en frappant Ismaël au milieu de son armée ?

HIRCAN.

Ecoutez-moi : j'ai eu occasion de remarquer un jeune musulman, nommé Selim, d'une intrépidité à toute épreuve. C'est le fils du vieux Nadir, chef de ce village. Il est éperdûment amoureux d'une jeune fille qui a sa demeure sur la rive opposée du Jourdain. Vous avez pu la voir avec sa mère, parmi les villageois qui nous ont donné la fête. Elles doivent, ce soir, traverser le fleuve pour retourner dans leurs foyers ; cette circonstance m'a suggéré le projet de faire périr Ismaël.

ABDALA.

Jusqu'ici je ne puis concevoir comment tu pourras y parvenir.

HIRCAN.

Voici mon plan : Je ferai préparer une barque semblable à celle d'Ismaël. Elle sera montée par des hommes vêtus comme ses soldats. Quand la nacelle qui portera Zobéide, et sa mère, sera parvenue au milieu du fleuve, ils enleveront la fille seulement. Arrivés à une légère distance, et après avoir pris toutes les précautions convenables pour qu'elle ne puisse jeter aucuns cris, un excellent nageur, couvert d'habits pareils aux siens, se précipitera dans le Jourdain. On le prendra pour Zobéide ; on la croira engloutie dans les flots pour se soustraire à son déshonneur. Trompée par les apparences, la mère ne manquera pas d'imputer à Ismaël cette fin déplorable. L'amant deviendra furieux, et il nous sera facile alors de l'engager d'en tirer vengeance, et d'immoler Ismaël à son ressentiment.

ABDALA.

Fidèle ami, trésor inestimable, tu rends l'espérance à mon cœur abattu.

HIRCAN.

Voyez-vous derrière ces arbres, ces villageois qui nous ont si bien reçus ? Remarquez-vous ce jeune homme, dont l'air noble se fait distinguer parmi tous les autres ?

ABDALA.

Celui qui s'entretient avec le vieillard ?

HIRCAN.

Précisément; eh bien ! c'est ce jeune Selim, dont j'ai fait choix pour vous délivrer de votre ennemi ; ils approchent, éloignons-nous, et allons tout préparer pour l'exécution de notre projet.

Ils sortent, suivis des gardes.

SCENE X.

NADIR, SELIM, ZELISCA, ZOBEIDE, Villageois et Villageoises.

NADIR.

Arrachez ces guirlandes, renversez ces monumens, que tout ici présente l'image de la désolation ! demain la trompette guerrière va renouveler l'affreux signal du carnage et de la mort.

On arrache les guirlandes, d'autres enlèvent la tente.

SELIM.

Ah! mon père, voilà donc la fin d'une journée commencée sous de si heureux auspices.

NADIR.

Jamais mon espérance ne fut aussi cruellement trompée; jamais la guerre ne s'est présentée à mon esprit sous des couleurs aussi noires. Que ce combat va être terrible ! que de flots de sang vont couler ! que je plains Abylène !

SELIM.

On dit que l'implacable Ismaël a juré de la détruire de fond en comble.

NADIR.

Quant à nous, villageois pauvres et dédaignés, nous trouvons notre sûreté dans l'état obscur où la Providence nous a placés; mais Abylène!.. que je plains ses malheureux habitans. (*On entend le son de la trompette.*) Que vient-on nous annoncer ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, un Héraut d'armes, précédé de deux soldats sonnant de la trompette.

LE HERAUT.

Il est ordonné à tous ceux en état de porter les armes, de les prendre pour le salut de la patrie : il est expressement défendu aux hommes de s'éloigner, sous quelque prétexte que ce soit. Telle est la volonté d'Abdala, chef des croyans.

Le héraut et sa suite sortent.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté le héraut.

ZOBEIDE.

Ah! Selim, la mort plane sur ta tête, cet ordre cruel...

SELIM.

Cet ordre est juste; il n'y a qu'un lâche qui pourrait vouloir s'y soustraire. Rassure toi, ma tendre amie; nous combattons pour la bonne cause. Mahomet protégera ses enfans, et sa divine providence me ramènera bientôt dans tes bras. Amis, ne souffrons pas qu'un ennemi de notre religion vienne avec audace nous apporter des fers; jurons que nous combattrons tous pour sauver Abylène.

TOUS.

Oui, nous le jurons!

SELIM.

Qu'on mette seulement en sûreté les femmes et les enfans. Quant aux hommes ils sont faits pour combattre.

NADIR.

Ma chère Zélisca, regagnez votre humble retraite. Saphar vous attend sur le rivage avec sa nacelle. Hâtez votre départ : ces lieux, aujourd'hui si tranquilles, seront demain le théâtre du carnage; dérobez Zobéide au danger qui la menace.

ZOBEIDE.

Adieu, Selim, adieu, mes bons amis.

SELIM.

Chère Zobéide, ma tendre épouse; ah! qu'il me soit permis de te donner ce nom.

ZOBEIDE.

Oui, Selim, tu es mon époux; recois le serment que je fais de ne jamais aimer que toi.

SELIM.

Mon père daigne nous bénir et confirmer par un nœud sacré nos sermens mutuels.

NADIR.

Soyez unis, mes chers enfans, et que vos vœux innocens soient portés par les esprits célestes jusqu'au pied du trône de l'éternel.

Nadir prend la main de Zobéide et la met dans celle de Selim. Ceux-ci après s'être tenus un instant embrassés se séparent. Zobéide sort avec Zélisca et toutes les Villageoises.

SCENE XIII.

NADIR, SELIM, Villageois.

SELIM.

Elle est partie! mon père, elle est partie! et peut-être je ne la reverrai plus.

NADIR.

D'où naissent tes funestes pressentimens?

SELIM.

Avez-vous remarqué ses yeux mouillés de larmes? Ils semblaient me dire un éternel adieu. Ah! mon père! serait-elle menacée de quelque nouveau malheur?

NADIR.

Quelle apparence! sa demeure est de l'autre côté du Jourdain où les armées n'ont jamais pénétré. Le fleuve est tranquille, un quart d'heure suffit pour la mettre à l'abri de tout danger.

SELIM.

Que Mahomet veille sur toi, aimable créature, et réserve pour moi seul tous les maux qui pourraient troubler le cours de ton innocente vie. Ah! bon Nadir, j'ai le cœur abîmé dans les plus cruelles angoisses.

NADIR.

Selim, je te croyais une âme plus ferme.

SELIM.

Le trajet de ce fleuve se présente à mon imagination sous un aspect effrayant.

NADIR.

Nous l'avons traversé plus de mille fois. En quoi serait-il aujourd'hui si redoutable?

SELIM.

Ce fleuve lui sera funeste : elle a déjà manqué d'y périr.... Pourquoi mon devoir m'a-t-il empêché de l'accompagner... Oui, je donnerais la moitié de ma vie pour la savoir de l'autre côté. J'entends des cris! le bruit redouble; Saphar accourt à pas précipités.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SAPHAR, suivi de toutes les Villageoises.

SAPHAR.

Vengeance! vengeance! Zobéide est morte! Zobéide est assassinée!

TOUS.

Que dis-tu?

SELIM.

Grands dieux!

SAPHAR.

L'exécrable Ismaël lui a donné la mort.

SELIM.

O monstre! vomi par les enfers... Mais où est-elle? que je la voie! que je meure en l'embrassant.

SAPHAR.

Elle a péri dans les flots, victime de l'amour et de la pudeur.

SELIM.

Tristes pressentimens! vous ne me trompiez pas.

SAPHAR.

Je la conduisais dans ma nacelle avec sa mère. Toutes deux gardaient un morne silence. Nous étions parvenus

vers le milieu du fleuve, un peu au-dessus de l'Ile des Palmiers. Soudain une barque montée par plusieurs soldats d'Ismaël, sort de l'enfoncement d'un rocher et nous aborde. Trois soldats se saisissent de Zobéide, et, malgré ses cris et ceux de Zélisca, la portent dans leur barque. Zélisca voulait suivre sa fille; mais ils l'en empêchent en disant qu'Ismaël leur avait donné l'ordre de n'enlever que Zobéide. Aussitôt ils s'éloignent. A peine s'étaient ils séparés de nous, que nous avons vu l'infortunée Zobéide, se débattre, s'échapper des mains de ces scélérats, et levant les yeux au ciel se précipiter dans le fleuve Les ravisseurs ont poussé un cri de rage. Zélisca s'est évanouie et je suis venu pénétré de douleur, vous rendre compte de ce triste événement.

SELIM.

Exécrable Ismaël! voilà donc le prélude du sort que tu nous prépares! ton lâche forfait ne sera pas impuni. Vengeance! vengeance!

NADIR.

Qu'est devenue la malheureuse Zélisca.

SAPHAR,

Je viens de la déposer sur le rivage, où nos amis lui prodiguent tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie... mais voici le roi.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS ABDALA, HIRCAN, suite.

ABDALA.

O mes enfans! quelle nouvelle affreuse; est-il bien vrai que l'exécrable Ismaël a fait lâchement périr une fille de votre contrée?

NADIR.

Chef des croyans, vous nous en voyez pénétrés d'horreur.

ABDALA, *à Selim.*

Jeune musulman quelle douleur farouche règne dans tes sombres regards? es-tu parent de cette infortunée?

NADIR.

Il porte un titre encore plus sacré, celui de son époux. L'heure même qui a précédé cet évenement funeste, avait vu Zobéide donner sa foi au jeune Selim.

ABDALA.

Quoi! tu serais cet intrépide Selim connu par tant d'actions d'éclat? Jeune musulman dont j'admire le courage, viens auprès de moi recevoir les preuves du tendre attachement que tu m'as inspiré. (*Aux Villageois.*) Mes amis, retirez-vous, je veux l'entretenir seul un moment.

Nadir, les Villageois et la suite d'Abdala sortent.

SCENE XVI.

ABDALA, HIRCAN, SELIM.

ABDALA.

Pourquoi garder ce morne silence ? Ouvre moi ton cœur je veux être ton ami.

SELIM.

Chef des croyans, pardonnez à l'état déplorable où je suis réduit. Mon âme, absorbée dans le sentiment de sa perte, ne voit plus rien, n'entend plus rien; la douleur, la rage, le désespoir, déchirent mon cœur... l'espérance de me venger est le seul lien qui me retienne encore à la vie.

ABDALA.

Tes transports sont légitimes; mais il faut en régler les mouvemens pour assurer ta vengeance.

SELIM.

Donnez le signal du combat; j'irai le chercher au milieu des siens, je surmonterai tous les obstacles, je le percerai de mille coups.

ABDALA.

A quoi te servira une fureur insensée ? Prétends-tu renverser à toi seul un rempart de dix mille soldats qui le défendront ? Ce serait te sacrifier inutilement. Si tu veux punir son lâche forfait, c'est avant le combat, c'est lorsqu'il sera seul que tu dois l'attaquer.

SELIM.

Ce serait un assassinat; Selim sait mourir, mais non, commettre une lâcheté !

ABDALA.

En a-t-il agi autrement à l'égard de ton épouse ? et comment nommeras-tu l'action infâme qui a causé son trépas ?

SELIM.

Un assassinat exécrable.

ABDALA.

Eh bien ! il t'a donné l'exemple que tu dois suivre.

SELIM.

Non, sa lâcheté ne justifierait pas la mienne.

ABDALA.

Ce n'est point une lâcheté, puisque tu te dévoues à une mort certaine; et c'est le seul moyen de te venger. D'ailleurs, n'est-il pas l'ennemi de notre religion ? n'est-il pas de la secte des perfides Osmanlis ? n'a-t-il pas juré d'anéantir Abylène par le fer et par la flamme. Sublime jeune homme ! puisque tu veux te sacrifier pour ton épouse, songe que ton souverain et ta patrie ont aussi des droits sur ton cœur, et que ton trépas généreux serve au salut de tous.

SELIM, *avec enthousiasme.*

Ah ! vous enflâmez mon courage, et je ne balance

plus. Chef des croyans, ordonnez, je suis prêt à vous obéir.

ABDALA.

Avant de rien entreprendre, viens consulter Mahomet dans son temple. Je veux me joindre à toi pour conjurer le divin prophète, et qu'il daigne lui-même t'éclairer. Approchez, mes enfans.

SCENE XVII.

ABDALA, HIRCAN, SELIM, NADIR. Villageois et Villageoises, Gardes.

ABDALA.

Le courageux Selim sera digne de vous. Mahomet l'a choisi pour venger Zobéide, et mettre fin à tous vos maux.

SELIM.

Oui, mes amis; et vous, mon père, recevez le serment que je fais ici : Je jure de punir le monstre qui fit périr mon épouse, et qui prétend vous réduire à l'esclavage. Marchons.

ABDALA, *à part.*

Je triomphe!

Abdala prend Selim par la main, et sort suivi de ses gardes. Le peuple les accompagne jusqu'au fond du théâtre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un Jardin du Palais d'Abdala. A gauche de l'acteur un trône élevé sur une estrade, des bosquets, etc. etc.

SCENE PREMIERE.

ABDALA, HIRCAN.

HIRCAN.

Seigneur, vos ordres sont exécutés. Selim, après sa prière, s'est endormi profondément dans la Mosquée, par l'effet du breuvage que nous lui avons fait prendre.

ABDALA.

Où est-il en ce moment?

HIRCAN.

Dans une des salles de votre sérail. Nous attendons, pour le transporter ici, le moment où il commencera à revenir de son assoupissement.

ABDALA.

Mes esclaves, et mes odalisques sont-ils prêts à présenter à ses yeux les personnages célestes qui doivent frapper son imagination?

HIRCAN.

Oui, seigneur.

ABDALA.

Je dois tout attendre de la superstition de Selim : sa croyance et sa naïveté, unies au plus ardent courage, m'assurent de sa résignation. Il ne doute nullement que la voix qui s'est fait entendre dans la Mosquée, ne soit celle de notre divin prophète. Ainsi abusé, il se croira, sans peine, transporté dans le bienheureux séjour.

HIRCAN.

Ce célèbre ingénieur, qui depuis quelque temps est à votre cour, a préparé ces machines, dont les effets étonnans paraissent surnaturels à ceux qui ne connaissent pas les ressorts qui les font mouvoir. Selim, enivré des merveilles qui vont s'offrir à lui, n'aspirera plus qu'après le moment heureux qui doit le réunir à son amante.

ABDALA.

Fort bien. Et Zobéide est-elle enfin revenue de sa frayeur ?

HIRCAN.

Plus calme maintenant, elle soupire et prononce sans cesse les noms chéris de sa mère et de son amant.

ABDALA.

Elle ignore toujours quels sont ses ravisseurs, et le lieu qu'elle habite ?

HIRCAN.

Oui, seigneur. Conduite ici dans une litière fermée, elle est dans votre sérail, se croyant au pouvoir d'Ismaël.

ABDALA.

Gardons-nous de la désabuser. Elle est plus que personne nécessaire à l'exécution de nos projets ; mais il est important de dissiper ses craintes, afin qu'elle se prête d'elle-même à une ruse dont elle ne connaît point les motifs.

HIRCAN.

Fatmé, votre première odalisque conduira tout... Mais la voici qui vient avec Zobéide. Retirons-nous dans ce cabinet de verdure, d'où nous pourrons tout voir sans être aperçus. (*Ils sortent..*)

SCENE II.

ZOBEIDE, FATMÉ, Odalisques.

ZOBEIDE.

Où suis-je ?... où me conduisez-vous ? que voulez-vous de moi ?

FATMÉ.

Rassurez-vous, belle Zobéide. Il nous est ordonné, par Ismaël, d'avoir pour vous les plus grands égards.

ZOBEIDE.

Pourquoi m'a-t-il fait arracher des bras de ma mère ?

FATMÉ.

Pour vous soustraire aux dangers auxquels la guerre allait vous exposer. Soyez sans inquiétude sur votre sort ; ici vous êtes en sûreté. Les plaisirs vous accompagneront sans cesse.

ZOBEIDE.

Peut-il en exister pour moi, séparée de tout ce qui m'est cher ? Ah ! Zélisca ! ah ! Selim !

FATMÉ.

Ne vous attristez pas, belle Zobéide. Vous allez bientôt revoir ce jeune Selim, objet de vos regrets.

ZOBEIDE.

Que dites-vous ? je reverrais Selim ! Serait-il donc aussi au pouvoir du barbare Ismaël ?

FATMÉ.

Ismaël n'est point un barbare. Si par ses ordres Selim est en ces lieux, c'est qu'il a voulu le rapprocher de vous ; c'est pour le rendre à votre amour. Il sait qu'une flâme mutuelle vous enchaîne l'un à l'autre. Il vous a rassemblés dans ce séjour de délices, pour vous porter tous deux au comble du bonheur.

ZOBEIDE.

Au comble du bonheur ? Eh ! que me manquait-il auprès de ma tendre mère ? Mais quel si vif intérêt peuvent donc inspirer, à Ismaël, deux êtres obscurs et ignorés ?

FATMÉ.

Celui que lui ont inspiré vos vertus, et surtout le courage de votre amant.

ZOBEIDE.

Et c'est en employant la violence, qu'il a prétendu nous rendre heureux.

FATMÉ.

Il a senti que tout autre moyen eût été inutile. Il a craint... Mais pourquoi vous livrer à des appréhensions chimériques ? Ismaël, en vous rendant votre amant, ne vous montre-t-il pas la pureté de ses intentions ?

ZOBEIDE.

Non, je ne puis croire à son désintéressement. Cette conduite mystérieuse...

FATMÉ.

Dans peu vous l'en remercierez...

ZOBEIDE.

Ah ! qu'il me rende à ma mère. Elle me croit perdue pour jamais.

FATMÉ.

Rassurez-vous. Zélisca et vos amis ne tarderont point à connaître votre destinée. Il a fallu, dans ce moment,

leur en faire un mystère. Je dois vous prévenir même que l'on a répandu le bruit de votre mort.

ZOBEIDE.

De ma mort.... Pour quelle raison ?

FATMÉ.

Il le fallait pour vous soustraire à toutes les recherches. Chacun croit que vous avez péri dans les flots. Selim même en est persuadé.

ZOBEIDE.

Ah! Selim, quelle doit être ta douleur ?

FATMÉ.

Oui; mais quelle sera sa joie quand le moment sera venu de le désabuser! Ismaël exige que vous ne cherchiez point à le tirer d'erreur : il attend de vous ce sacrifice pour prix de ses bienfaits.

ZOBEIDE.

Que voulez-vous dire ? je ne vous comprends pas.

FATMÉ.

Vous êtes morte pour Selim, ou du moins il le croit; vous allez vous offrir à sa vue avec toute la pompe qui accompagne les célestes Houris. Il se croira transporté dans le séjour des bienheureux; Ismaël veut éprouver s'il aura assez d'amour pour consentir à abandonner ce monde et vous sacrifier son existence.

ZOBEIDE.

Cruelle épreuve ! ah! je n'en ai pas besoin pour être sûre du cœur de mon amant. Mais, comment peut-on croire que ma présence....

FATMÉ.

En vous voyant, il ne croira voir que votre ombre.

ZOBEIDE.

Non, je ne puis consentir....

FATMÉ, *d'un ton menaçant.*

Zobéide, telle est la volonté d'Ismaël; il veut sans doute ménager à Selim une surprise délicieuse, et jouir de ses effets. Encore une fois, Zobéide, gardez-vous de le détromper. Ismaël, bon, généreux, est implacable dans sa vengeance. Peut-être, par une légère imprudence, vous compromettriez vos jours, et ceux de votre amant.

ZOBEIDE.

Selim ! quel sacrifice on m'impose !

FATMÉ.

Il va se rendre en ces lieux; vous paraîtrez devant lui; mais quelque chose qu'il vous dise, songez à garder le plus profond silence.

ZOBEIDE, *avec effort.*

J'obéirai.

FATMÉ.

Allez, ma belle amie, suivez vos compagnes; je vais

donner mes ordres, et hâter le moment qui doit réunir Selim à sa chère Zobéide.

Elle va au fond parler aux odalisques.

ZOBEIDE, *à part.*

Tout ce que je vois ne sert qu'à redoubler mes inquiétudes. Je n'en saurais douter, on ourdit ici quelque trame... ah! Selim, serions nous réservés pour être, sans le savoir, les instrumens du crime?

FATMÉ.

Venez.

Elle prend Zobéide par la main, et la remet entre les mains des odalisques qui l'emmènent.

SCENE III.

FATMÉ, ABDALA, HIRCAN.

FATMÉ.

Vous avez entendu, seigneur...

ABDALA.

Oui, Fatmé, et je suis satisfait de ton zèle.

FATMÉ.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas aux questions qu'elle m'a faites; elles m'ont embarrassée, et j'ai craint plusieurs fois de me trahir...

ABDALA.

Zobéide est douée d'une force de caractère au-dessus de son âge. Cependant, tu as su la réduire à l'obéissance, et c'est tout ce que je désirais... Mais que veut ce Bostangi?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, un BOSTANGI.

LE BOSTANGI.

Seigneur, l'effet du soporifique commence à se dissiper; les signes que donne Selim, annoncent l'instant de son réveil.

ABDALA.

Il suffit. Qu'il soit transporté dans ce lieu; que la prudence dirige votre conduite; qu'il ne puisse rien soupçonner, je saurai récompenser votre zèle; mais aussi je saurais punir celui qui me trahirait. Allez, Fatmé, allez retrouver Zobéide; et toi, Hircan, aie les yeux ouverts sur tout ce qui va se passer ici.

Des esclaves apportent un sopha sur lequel est Selim endormi; toutes les odalisques sont grouppées autour de lui; on pose le sopha, et aux premiers mouvemens de Selim, tout le monde se retire en silence.

SCENE V.

SELIM, *seul.*

Quels doux accords retentissent à mon oreille! Quel

spectacle enchanteur frappe mes regards! Quels parfums délicieux embaument l'air que je respire! Ai-je abandonné le séjour de la terre, et mon âme, lassée de souffrir, a-t-elle quitté sa dépouille mortelle, pour se réunir au sein de la divinité. Est-ce un songe? Une illusion? (*Il marche.*) Mais, non, je suis bien éveillé. Ces boccages, ces vergers, jamais objets pareils ne se sont offerts à ma vue. Comment suis-je venu dans ces lieux? je ne puis le concevoir. (*apercevant le Bostangi.*) Que vois-je?

SCENE VI.

SELIM; UN BOSTANGI.

LE BOSTANGI.

Jeune musulman, Mahomet a entendu ta prière; elle est montée vers la voûte cèleste, comme un encens agréable. Tes vœux seront exaucés. Il a commandé à ses esprits aériens de te transporter, pendant ton sommeil, dans ce séjour éthéré, pour te faire goûter les prémices du sort qui t'attend.

SELIM.

Qu'elle est cette nouvelle demeure que j'habite?

LE BOSTANGI.

C'est celle qui est destinée aux âmes vertueuses. Tu es dans le paradis promis par notre grand prophête à ses fidèles élus.

SELIM.

J'ai donc terminé mes jours sur la terre?

LE BOSTANGI.

Non: pour un instant tu as quitté le séjour des humains, sans être pour cela privé de l'existence. C'est une faveur que le prophête accorde rarement aux mortels, et tu la dois à ton sublime dévoûment.

SELIM.

Resterai-je dans ce séjour, ou reverrai-je bientôt ce monde que j'ai quitté?

LE BOSTANGI.

Tu dois accomplir ta promesse envers le grand prophête. Après quoi, dégagé des liens qui te retiennent à la vie, tu viendras jouir du bonheur qui t'es réservé. Ici, tous tes souhaits seront accomplis. Ici une jeunesse, éternellement florissante, te prépare des plaisirs toujours nouveaux, que la satiété et l'ennui ne pourront jamais corrompre. Ici tu couleras des jours fortunés, environné des houris charmantes qui sont la récompense des fidèles serviteurs de Mahomet.

SELIM, *à part.*

Ah! Zobéide, sans toi, je le sens, ces plaisirs ne pourront trouver accès dans le cœur de Selim.

LE BOSTANGI.

Tu vas être témoin de leurs jeux et de leurs amusemens. Chacun d'eux a conservé les goûts qu'il avait sur la terre : les uns s'exercent à la chasse ; d'autres à la lutte ou à la course ; ceux-ci, dans des combats simulés, retracent ces nobles exploits qui les illustrèrent pendant leur vie. Ceux-là, par des danses, célèbrent leurs plaisirs et leurs amours. Tu vas les voir paraître.

SCENE VIII.

SELIM, LE BOSTANGI, ODALISQUES, MUSULMANS, AMOURS.

Une troupe de petits amours vient inviter Selim à prendre place. Les odalisques paraissent suivies par de jeunes musulmans ; des danses, des jeux, des combats s'exécutent. Chaque personnage se livre au divertissement relatif au sujet qu'il est censé représenter.

SELIM, *après la fête.*

C'est en vain que tous les plaisirs semblent ici réunis pour me distraire du noir chagrin qui me dévore. Depuis que j'ai perdu Zobéide, il ne peut plus exister de bonheur pour moi.

LE BOSTANGI.

Quelle est cette Zobéide?

SELIM.

C'était une épouse adorée que le destin n'a fait que me montrer un instant sur la terre. Ah ! si elle était du nombre de ces charmantes houris ! s'il m'était permis de l'avoir ici pour compagne, avec quelle volupté je jouirais de tous les plaisirs que ce lieu rassemble ! Mais sans elle, ces campagnes verdoyantes, ces boccages enchanteurs, ces jeux, ces houris, n'ont aucun prix pour moi.

LE BOSTANGI.

Si ton épouse fut vertueuse sur la terre, elle doit en être récompensée, et, sans doute, en ce moment, elle jouit, dans une autre partie de ce vaste séjour, du prix de ses vertus.

SELIM.

Il est donc encore d'autres lieux, témoins d'un semblable bonheur.

LE BOSTANGI.

Oui, sans doute, et tu peux t'éclaircir sur le sort de Zobéide. Ici tous tes souhaits doivent être accomplis ; invoque Mahomet, il ne te refusera pas cette faveur.

SELIM, *se met à genoux, tous les petits amours sont près de lui ; les odalisques et les musulmans élèvent les bras vers le ciel.*

O Mahomet ! exauce ma prière ; fais cesser mon incertitude et daigne m'apprendre la destinée de ma chère Zobéide.

Le théâtre s'obscurcit, le tonnerre gronde, les éclairs brillent, &

UNE VOIX.

Zobéide est plongée dans les ténèbres de la mort; elle n'en peut sortir que lorsqu'elle aura été vengée; elle sera la récompense de celui qui périra en immolant son ravisseur.

Le tonnerre gronde de nouveau.

SELIM.

Zobéide, ce soin ne doit regarder que ton époux. Oui, je serai ton vengeur. La mort la plus cruelle, les supplices les plus affreux, ne pourront retenir mon bras. Je vais, en immolant le monstre qui t'a ravi à ma tendresse, t'arracher au trépas, et mériter de partager avec toi les faveurs de Mahomet.

LE BOSTANGI.

Jeune musulman, le prophète est satisfait; il accepte le secours de ton bras armé pour punir le crime. Tu vas lire dans l'avenir, et connaître le sort qui t'est réservé. Garde-toi, surtout, d'approcher des objets qui vont frapper tes regards.

Les odalisques et les musulmans sortent.

SCENE IX.

SELIM, LE BOSTANGI.

SCENE PANTOMIME.

Au bruit du tonnerre, le fond du théâtre se couvre de nuages; bientôt ils se dissipent, et laissent voir, à travers une gaze, le camp d'Ismaël.

Selim y est figuré demandant audience; Ismaël sort de sa tente; Selim l'invite à faire retirer sa suite, et lui remet une lettre. Ismaël fait sortir ses gardes, et tandis qu'il prend connaissance de l'écrit, Selim tire son poignard, et l'en frappe. Les gardes accourent, Selim est arrêté et frappé de mille coups.

Les nuages se rapprochent et dérobent ce tableau aux yeux des spectateurs.

LE BOSTANGI.

Voilà le sort qui t'attend.

SELIM.

Je le subirai sans effroi.

LE BOSTANGI.

Et voici ta récompense.

Les nuages se dissipent de nouveau, et laissent voir Zobéide portée sur un nuage; elle est entourée de jeunes amours, et de Fatmé, qui surveille ses mouvemens. Toutes les odalisques portant des guirlandes de fleurs, complètent ce tableau. Selim est agité par différentes émotions, suivant qu'elles lui sont inspirées par les objets représentés. Enfin, à la vue de Zobéide il s'écrie :

C'est-elle! je la vois... Zobéide!

Il veut s'élancer vers elle, le Bostangi le retient.

ZOBEIDE.

Ah! Selim! Selim!

SELIM, *avec chaleur.*

Ombre chère et sacrée, tu seras vengée; je te le jure, et je vais bientôt me réunir à toi.

ZOBEIDE.

Selim, je te revois : viens dans les bras de ton épouse; ose franchir l'espace qui nous sépare. (*Fatmé l'empêche de poursuivre.*)

Selim fait un mouvement pour aller vers Zobéide.

LE BOSTANGI.

Garde-t-en bien, Selim; crains la colère de Mahomet!

ZOBEIDE.

Ah! Selim... on m'entraîne...

Une pluie de feu sépare les deux amans, les nuages remontent; le jour reparaît, les odalisques rentrent en scène.

SCENE X.

SELIM, LE BOSTANGI, les Odalisques.

SELIM.

Oui, je l'ai vue, je l'ai entendue. C'était elle, mon cœur ne s'y est pas mépris. Mais pourquoi cette disparition soudaine? pourquoi ce silence qu'on lui a imposé?

LE BOSTANGI.

Mortel chéri de Mahomet, ne cherche point à pénétrer ces augustes mystères. L'avenir vient de se présenter à toi : va remplir ta destinée. La mort t'attend; mais après elle une félicité sans bornes. N'oublies pas, surtout, qu'il faut que Zobéide soit vengée, et que ce serait en vain que tu périrais pour elle, si son ravisseur échappait à tes coups. Transporté par les esprits aériens, tu vas bientôt te retrouver dans le temple : tu y recevras tes dernières instructions. Et vous, jeunes houris, préparez-vous au retour de Selim; vous aurez à célébrer son triomphe, et la délivrance de son épouse.

On présente à Selim un vase et une coupe.

LE BOSTANGI.

Reçois, des mains de cette houris, la liqueur divine qu'elle te présente; elle fortifiera ton courage pour l'exécution de tes nobles desseins.

On lui verse la liqueur; il boit, tandis qu'une houris chante.

AIR.

Du sein de l'éternelle nuit,
Où Zobéide est replongée,
J'entends une voix qui me dit :
« Je ne suis point encor vengée,
» Cher époux, ah! délivre-moi
» Des ombres, d'une mort funeste!
» Pour entrer au séjour céleste,
» Je n'attends que toi. »

Selim s'assoupit insensiblement. Les odalisques le conduisent au sopha.

SELIM.

Un pouvoir surnaturel enchaine mes sens ; un sommeil agréable s'empare de moi. Je cède à ses doux efforts.

(*Il s'endort.*)

SCENE XI.

LES PRECEDENS, ABDALA, HIRCAN.

ABDALA.

Le voilà tel que je le désirais. Son imagination frappée m'assure de son dévoûment ; tout me dit que je dois compter sur lui. Hircan, retourne à la Mosquée, et sois attentif à son réveil. Que mes odalisques rentrent dans le sérail ; que mes esclaves reprennent leurs travaux accoutumés ; et surtout, qu'un silence éternel couvre ce qui vient de se passer. Allez.

Quatre esclaves emportent le sopha sur lequel Selim est endormi. Les odalisques suivent en silence. Tableau.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le camp d'Ismaël. A droite de l'acteur, des rochers saillans. On aperçoit une ouverture taillée dans l'épaisseur du roc, et conduisant au Liban.

SCENE PREMIERE.

HIRCAN, SELIM, *sortant du souterrain.*

HIRCAN.

Les ombres de la nuit disparaissent, et font place aux premiers rayons du jour. Nous voilà hors des murs de la ville.

SELIM.

Par où m'avez-vous conduit ?

HIRCAN.

Par un souterrain qui n'est connu que de moi et d'Abdala. Ce souterrain ignoré communique, du fond des jardins de la Mosquée, jusqu'à l'extérieur des remparts d'Abylène. Tu vois cet étroit passage, au milieu des rochers, c'est celui qui mène au Mont-Liban ; et ce chemin conduit au camp d'Ismaël.

SELIM.

Ismaël ! Ce nom me fait horreur.

HIRCAN.

Déjà il est en marche pour anéantir Abylène et massacrer les habitans. Sublime jeune homme ! Mahomet t'a choisi pour être le sauveur de ta patrie. Remplis ta destinée, et que le saint prophète t'accorde, dans son paradis, auprès de ta chère Zobéide, les félicités éternelles dont il t'a déjà fait goûter les prémices !

SELIM, *pensif.*

Vous me voyez, Hircan, prêt à me sacrifier.

HIRCAN.

Songe qu'il ne suffit pas de mourir; il faut que l'ennemi commun périsse.

SELIM.

Je le sais; que je puisse l'aborder, il est mort.

HIRCAN.

Cela te sera facile : Tu vas te présenter au chef des gardes; tu seras introduit. L'habit que je t'ai fait prendre est celui que portent les envoyés d'Abdérame. (*Il lui donne un parchemin roulé.*) Tu lui remettras cet écrit, dont les caractères sont parfaitement imités...

SELIM.

Ensuite.

HIRCAN.

Il annonce des secrets que toi seul peux découvrir. Tu demanderas une audience particulière; resté seul avec lui...

SELIM.

Il suffit, retirez vous... J'obéirai à la volonté du ciel.

HIRCAN.

J'aperçois Ismaël.

SELIM.

Dieux!

HIRCAN.

Qu'as-tu, Selim? tu frémis!

SELIM.

Je l'avoue... un mouvement dont je ne suis pas le maître..

HIRCAN.

Du courage, et remplis ton serment. Je te laisse. L'occasion est favorable; sache en profiter. (*Il sort.*)

SCENE II.

SELIM, *seul.*

Où suis-je? que vais-je faire? Quelle est mon agitation!... La victime s'approche, et le désir de la vengeance semble s'anéantir dans mon cœur. Prêt à frapper l'ennemi de mon dieu, l'assassin de Zobéide, je me sens retenu par une force surnaturelle. Elle me crie : arrête; tu vas commettre un crime! Mais, non !... non !... Je vais punir le plus lâche des forfaits... O Mahomet! pardonne à ma faiblesse. Puis-je ne pas hésiter en cet instant terrible? Tu vois mon cœur, tu sais que ce n'est pas la crainte de la mort qui tient mon bras enchaîné. J'ai juré de t'obéir, et je me soumets à ta volonté... Mais... pourquoi te servir de moi, faible et vile créature? N'as-tu pas ta foudre pour anéantir les coupables? Quel est donc ton pouvoir, s'il te faut le bras d'un mortel pour accomplir tes décrets?.... Malheureux! qu'oses-tu dire? cesse d'outrager la divinité...

T'appartient-il de soulever le voile dont elle s'enveloppe ? Dois-tu chercher à pénétrer ses profonds mystères ? ah ! glorifie-toi plutôt d'avoir été choisi pour porter les coups que sa main va guider... Zobéide, n'est-ce pas Ismaël qui a voulu te ravir l'honneur ? N'est-ce pas lui qui te précipita dans les flots, où tu trouvas la mort.... Ah! ce souvenir me rend toute ma fureur! C'en est fait, il périra... Le voici. Eloignons-nous un instant, j'ai besoin de calmer mes esprits. (*Il sort.*)

SCENE III.

ISMAEL, Officiers, Soldats.

ISMAEL.

Illustres chefs des troupes que je commande, l'instant est arrivé où la trompette guerrière va renouveller le signal des combats. Je prends le ciel à témoin de tous les efforts que j'ai faits pour éviter ces calamités cruelles. Abdala, sourd à mes remontrances, s'obstine à garder Abylène. La force des armes peut seule me rendre ce que son injustice me refuse. Terminons au plus vîte une lutte qui répugne à mon cœur. Que l'attaque soit vigoureuse, et que l'ennemi, pressé de toutes parts, soit forcé de céder à votre valeur. Mais, quand il ne vous sera plus opposé de résistance, qu'un sentiment généreux succède aux transports de votre bouillant courage ; que l'ennemi vaincu soit un être sacré pour vous. Surtout n'oubliez jamais, dans toutes les circonstances, que les femmes et les enfans ne sont point vos ennemis : songez qu'ils sont étrangers à nos dissentions, et qu'il serait injuste et cruel qu'ils en devinssent les victimes. Vous, Ben-Ali, commanderez l'attaque du camp de l'ennemi. Vous, Giaffar, commanderez celle des remparts, et dirigerez l'escalade. Que tous mes soldats soient sous les armes, et prêts à obéir au signal que je vais donner. Allez.

Les officiers font un mouvement pour se retirer.

SCENE IV.

ISMAEL, ORCAN, Officiers, Soldats.

ORCAN.

Seigneur, un envoyé d'Abdérame, votre allié, demande audience.

ISMAEL.

Qu'il vienne.

SCENE V.

ISMAEL, SELIM, ORCAN, officiers, soldats.

ISMAEL.

Approche, jeune étranger ; que me veux-tu ?

SELIM.

Envoyé d'Abdérame, mon souverain, je viens vous remettre cet écrit. (*Il lui présente un parchemin cacheté.*)

ISMAEL, *lisant la suscription.*

Oui, je reconnais les caractères de mon digne ami, de mon allié. (*Il va pour ouvrir le paquet.*)

SELIM.

Seigneur, il m'est ordonné, par mon maître, de vous prier de ne lire cet écrit que lorsque vous serez seul.

ISMAEL.

Pourquoi cette précaution?

SELIM.

Je suis chargé d'ajouter, aux secrets qu'il renferme... des confidences... qu'il n'a pu vous faire par écrit... dans la crainte que je ne tombasse au pouvoir de son ennemi et du vôtre.

ISMAEL.

Reste, brave Orcan, (*aux officiers et soldats.*) Retirez-vous. (*Les officiers et soldats sortent.*) Tu peux parler; je n'ai rien de caché pour lui. (*Montrant Orcan.*) C'est le dépositaire de mes plus secrètes pensées.

SELIM.

Pardonnez, seigneur... mais je ne puis m'expliquer devant qui que ce soit... Telles sont mes instructions, je ne saurais m'en écarter.

ISMAEL, *le fixant.*

D'où te vient cette agitation? Aurais-tu quelque nouvelle sinistre à m'apprendre? Serait-il question de toi?

SELIM, *troublé.*

Oui, ... Non, seigneur; mais, me trouvant auprès de vous... le bruit de vos exploits, de vos vertus, et surtout de votre humanité... Je n'ai pu surmonter le trouble que votre aspect a fait naître dans mon âme.

ISMAEL, *à part.*

Il m'intéresse!.. (*à Orcan.*) Laissez-nous.

ORCAN.

Mais, seigneur...

ISMAEL.

Va, je n'ai rien à craindre.

ORCAN, *à part, en sortant.*

Cette figure égarée... Ce son de voix mal assuré... m'inspirent des soupçons... Observons-le. (*Il sort.*)

SCENE VI.

ISMAEL, SELIM.

ISMAEL.

Nous sommes seuls, parle: Ismael peut-il quelque chose pour ton bonheur?

SELIM.

Veuillez d'abord prendre connaissance...

Ismaël ouvre le paquet et lit.

SELIM, *à part.*

Me voilà donc l'arbitre de ta destinée, perfide! La douceur est peinte dans tes regards ; mais ton cœur est celui d'un tigre.... Ah! vengeons!.. ma main tremble!

ISMAEL, *cessant de lire.*

Je vois avec plaisir que son expédition de Trébisonde a tout le succès qu'il devait en attendre. Comme moi, forcé de recourir aux armes contre un usurpateur, combien sa grande âme doit souffrir du sang qu'il est contraint de répandre. Hommes iniques! serez-vous donc toujours la cause des maux qui désolent l'humanité.

(*Il continue de lire.*)

SELIM, *à part.*

Est-ce bien là le langage du meurtrier de Zobéide?.. Il me désarme, et je n'ai pas la force de l'imiter... (*tirant son poignard.*) Mahomet guide mon bras... vil assassin tu vas périr.

Il s'approche pour frapper Ismaël, celui-ci se retourne, Selim s'arrête et cache son poignard.

ISMAEL.

Qu'as-tu, jeune musulman? tes traits sont altérés, tu frissonnes?

SELIM.

Non, je ne saurais me résoudre... Ismaël, je pouvais te donner la mort; mais je ne puis être ton assassin. (*Il jette son poignard et tire son sabre.*) Défends-toi..

ISMAEL, *tirant son sabre.*

Insensé! que fais-tu?

SELIM, *avec rage, et s'avançant sur lui.*

Défends-toi, te dis-je.

SCENE VII.

LES PRECEDENS, ORCAN, Officiers.

TOUS.

Arrête, misérable!

Ils se précipitent sur Selim; tous les sabres sont levés sur sa tête.

ISMAEL.

Qu'on le désarme; mais qu'on ne lui fasse aucun mal; je veux l'interroger.

SELIM, *désarmé.*

O Zobéide! Je te perds pour jamais.

ISMAEL.

Qui est-tu?

SELIM.

Je suis Selim, habitant de ces contrées.

ISMAEL.

Tu n'es donc pas l'envoyé d'Abdérame ?

SELIM.

Non.

ISMAEL.

Et cet écrit ?

SELIM.

Est supposé.

ISMAEL.

Quel était ton dessein ?

SELIM.

De te donner la mort.

ISMAEL.

Qui ta porté à commettre ce crime ?

SELIM.

Je voulais délivrer ma patrie d'un tyran qui cherche à la détruire; je voulais venger mon épouse, dont tes lâches fureurs ont causé le trépas.

ISMAEL.

Quelle est cette épouse ?

SELIM.

Zobéide, l'infortunée Zobéide qui a trouvé dans les flots un asyle contre le deshonneur que tu lui préparais

ORCAN.

Seigneur, ordonnez que son supplice...

ISMAEL.

Un moment.

SELIM.

Chère Zobéide, je vais mourir.

ISMAEL.

Eh ! quoi ! tu redoutes la mort, et tu n'as pas craint de tenter un assassinat.

SELIM.

Ce n'est pas la mort que je redoute ; elle est au contraire l'objet de tous mes vœux ; mais mourir, et perdre Zobéide ! Hélas ! pourquoi ai-je été plus généreux que toi ? Pourquoi ne t'ai-je point frappé, lorsque je le pouvais ? Tu serais actuellement expirant à mes pieds, Zobéide serait vengée, et j'irais goûter, auprès d'elle, dans le paradis de Mahomet, un bonheur qui n'est plus fait pour moi.

ISMAEL.

Que dit-il ? quel mystère impénétrable règne dans tous ses discours ! jeune homme, je ne suis point la cause de la mort de ton épouse, une attroce calomnie...

SELIM.

En vain tu voudrais le nier : on a vu tes soldats l'enlever et la transporter dans une de tes barques ; on l'a vu se précipiter dans le fleuve, près de l'Ile des Palmiers.

Enfin je l'ai revue moi-même, dans le paradis de Mahomet, rayonnante de gloire, et me demander vengeance.

ISMAEL.

Tu l'as vue dans le paradis de Mahomet? Un vain songe, ou le délire auraient-ils égaré ta raison? et quand as tu été transporté dans ce paradis.

SELIM.

Je venais de prier l'éternel avec Abdala; un sommeil profond s'est emparé de mes sens. A mon réveil, Zobéide s'est présentée devant moi, entourée de la céleste cour. J'ai bu une liqueur divine, et me suis retrouvé dans la Mosquée où m'attendait Hyrcan.

ISMAEL.

Trop crédule jeune homme! un prestige trompeur a séduit tes esprits. Ne serait-ce point Abdala, lui-même, qui aurait fait jouer ces ressorts pour t'exciter à m'assassiner.

ORCAN, *quipendant la scène a ramassé le poignard de Selim.*

N'en doutez point, seigneur; la richesse de ce poignard suffirait pour justifier vos soupçons.

ISMAEL, *prenant le poignard, et le considérant.*

Que vois-je? voilà le poignard dont j'armai mon fils, lors de mon départ pour la Palestine. De qui tiens-tu cette arme?

SELIM.

Que t'importe; fais-moi donner la mort, et délivre moi de l'horreur de te voir.

ISMAEL.

Ah! parle, je t'en conjure; qui t'as remis ce poignard, et depuis quand est-il en ta puissance?

SELIM.

Je le tiens de celui, qui, jusqu'à ce jour, s'était nommé mon père.

ISMAEL.

Quels sont tes parens?

SELIM.

Je ne les connus jamais.

ISMAEL.

Quelle contrée t'a vu naître?

SELIM.

Je l'ignore. O Nadir! que ne me laissais-tu périr! Pourquoi tes funestes soins m'ont-ils ravi au trépas? Je n'aurais point connu Zobéide, je serais mort victime d'un lâche assassin, et je ne périrais point aujourd'hui comme un vil meurtrier.

ISMAEL.

Que dis-tu? Quel est ce Nadir?

SELIM.

Celui qui, pour mon malheur, m'arracha des mains

d'un arabe féroce, au moment qu'il allait me frapper de cette arme, que je portais à ma ceinture.

ISMAEL.

Dieux! quel soupçon...! quel âge avais-tu?

SELIM.

Trois ans.

ISMAEL.

Trois ans! ... Combien de temps s'est-il écoulé depuis?

SELIM.

Vingt années.

ISMAEL, *à Orcan.*

C'est l'époque où je perdis mon fils.

SELIM.

Votre fils!

ISMAEL.

Orcan, quel espoir vient de naître en mon âme? Les traits de ce jeune homme... l'époque où l'on tenta de le faire périr... ce poignard, et plus encore le sentiment qu'il me fait éprouver, tout semble me confirmer... Porterais-tu sur un bras cette marque sacrée, dont les souverains empreignent leurs enfans le jour de leur naissance.

SELIM, *découvrant son bras.*

Vous la voyez, seigneur.

ISMAEL.

Ciel! c'est lui! je n'en puis douter. Mon fils! mon cher fils! embrasse ton père.

SELIM.

Qu'entends-je...? Vous, mon père?

ISMAEL.

O nature! vous ne me trompiez-pas.

(*Ils s'embrassent.*)

SELIM.

Où suis-je? Laissez-moi... respirer un moment... quoi! vous seriez mon père. (*avec horreur.*) Et moi, moi! je suis votre assassin.

ISMAEL.

Non, non, tu n'as pu le devenir que par les conseils d'un monstre qui abusa de ta crédulité. Abdala seul... O crime épouvantable! Il a voulu faire périr le père par le fils; c'est lui qui, pendant ma captivité, te fit enlever et te livra à la mort pour s'emparer de ton héritage. C'est lui, je n'en doute pas, qui t'a ravi ton épouse et t'a fait croire que j'étais l'auteur de ce crime; qui t'a abusé par des prestiges trompeurs, afin de te porter à me sacrifier; mais tant de scélératesse ne restera pas impunie. Je jure, par Mahomet, que j'en aurai vengeance.

SELIM.

Quel nuage épais se dissipe à mes yeux! quelle lumière

affreuse vient éclairer mon âme ! Combien je fus abusé ! perfide Abdala !... Mais, Zobéide respirerait-elle encore ?

ISMAEL.

Rassure-toi, mon fils ; elle existe puisque tu dis l'avoir vue. Bientôt elle sera dans tes bras.

SELIM.

Je la reverrais? O mon père.

ISMAEL.

Oui mon fils, aujourd'hui même. Mais avant de commencer l'attaque, je veux te faire reconnaître par mon armée, et que le traître Abdala apprenne, du haut de ses remparts, que sa perfidie n'a servi qu'à me faire retrouver un fils dont je pleurais la mort.

SCENE VIII.

ISMAEL, SELIM, ORCAN, officiers, troupes.

ISMAEL, *à son armée.*

Soldats ! et vous chefs de mon armée, voilà mon fils, celui qui a échappé aux poignards d'Abdala ; voilà l'héritier de mon frère, et le souverain d'Abylène ; c'est pour lui que vous allez combattre ; que toute l'armée le reconnaisse, et jure de lui être fidèle.

Tous les officiers lui prêtent serment ; il passe dans les rangs. L'armée fait plusieurs évolutions militaires. On donne un sabre à Selim.

SELIM.

Permettez, ô mon père ! que je me rende digne de l'honneur que je viens de recevoir : souffrez qu'à la tête de ces braves, votre fils aille délivrer son épouse, et punir Abdala de ses perfidies.

ISMAEL.

Va, mon fils, vole où la victoire t'appelle ; que la prudence dirige l'impétuosité de ton courage. Prends soin de tes jours ; ils sont nécessaires au bonheur de ton père.... Mais, que veut Orcan ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ORCAN.

ORCAN.

Seigneur, Abdala s'apprête à vous attaquer ; il s'avance à la tête de ses troupes, et veut sans doute, par une sortie audacieuse, empêcher le siége de la forteresse.

SELIM.

Le traître vient lui-même s'offrir à mes coups ! Demeurez en ces lieux, mon père. Ce souterrain communique au palais d'Abdala ; il serait dangereux de vouloir y

pénétrer. Qu'on le surveille seulement, et que personne ne puisse en sortir, sans recevoir le prix de sa témérité. Marchons, braves amis.

Selim sort à la tête des troupes, et d'une partie des officiers.

SCENE X.

ISMAEL, officiers.

ISMAEL, *à un officier.*

Que l'on fasse avancer les troupes qui sont de côté. N'abandonnons pas cette place. Ce chemin, pratiqué dans le roc, est le seul qui conduise au Liban. Abdala ne peut tenter de s'y réfugier, sans y trouver la mort.

(L'Officier sort.)

O mon Dieu ! je te rends grace ; tu n'as pu permettre qu'un fils devint l'assassin de son père. Par ta toute puissance, les efforts du crime n'ont servi qu'à faire triompher la nature. Tu m'as fait retrouver un fils qui va désormais être le plus ferme appui de mon trône. Ah ! puisse-t-il revenir vainqueur ! puisse le perfide Abdala, prouver que, si tu laisses quelquefois au scélérat un rayon d'espérance, c'est pour le punir avec plus d'éclat, et faire triompher ta justice !

SCENE XI.

ISMAEL, ORCAN, officiers, troupes.

ORCAN.

Selim est maître d'Abylène, seigneur; tout cède à son courage. Abdala, combattant encore, n'a pu s'opposer à son impétuosité. Il cherche à opérer sa retraite vers les gorges du Liban ; mais sa position est telle qu'il ne peut y parvenir sans avoir à combattre les troupes que vous commandez. Je me suis hâté de venir vous annoncer cet heureux événement, afin que vous fassiez les dispositions que vous croirez nécessaires pour lui couper la retraite, et lui enlever tout espoir de salut.

ISMAEL.

Soldats ! ce n'est plus un ennemi audacieux que nous avons à combattre, c'est un scélérat qui cherche à fuir, accablé sous le poids de ses crimes. Ne le laissons pas échapper ; qu'il tombe en notre pouvoir, et reçoive de nos mains le prix de ses forfaits.

ORCAN.

Il vient de ce côté.

ISMAEL.

Marchons à sa rencontre.

SCENE XII.

ABDALA, à la tête de ses troupes, ISMAEL, à la tête de son armée, OFFICIERS des deux partis.

Les troupes marchent et rencontrent celles d'Abdala. Combat opiniâtre, dans lequel les troupes d'Abdala sont repoussées. Abdala, dégagé un instant des soldats, se cache, et voit avec désespoir le reste des siens mis en fuite.

ABDALA, *resté seul.*

Ainsi donc tout trahit mon courage ! Perfide Ismaël ! Tu vas donc triompher d'Abdala, le forcer à chercher un asile dans les antres affreux du Liban ! Mais ton triomphe ne sera pas complet. Maître encore de l'épouse de ton fils, je vais la lui ravir pour toujours. Avant de quitter Abylène, j'ai chargé Hircan de conduire Zobéide en ces lieux, dans le cas où l'on parviendrait à m'enlever cette cité. C'est par ce souterrain qu'il doit amener ma victime.. Ah ! qu'il tarde à mon impatience. M'aurait-on ravi jusqu'à ce dernier espoir ? J'ai tout à craindre du retour d'Ismaël. J'éprouve les tourmens de l'enfer..... J'entends du bruit. Ah ! c'est lui sans doute.

SCENE XIII.

ABDALA, HIRCAN, ZOBEIDE, amenée par quelques soldats. *(Ils sortent du souterrain.)*

ABDALA.

C'est toi, Hircan ; tu me vois au désespoir. Je suis vaincu, et tous mes soldats sont en fuite.

HIRCAN.

Ah ! seigneur, profitons de ce moment pour nous soustraire à toutes les recherches, et tandis que Selim, fier de sa victoire, est occupé à chercher le lieu qui recèle son épouse, hâtons nous de gagner ces montagnes.

ABDALA, *à Zobéide.*

Allons, viens, suis moi.

ZOBEIDE.

Barbare ! que prétends-tu faire, de la malheureuse Zobéide.

ABDALA.

Tu le sauras, quand nous serons parvenus aux gorges du Liban.

HIRCAN.

Ismaël s'avance.

ZOBEIDE.

O dieu ! je te rends grace.

ABDALA.

Vain espoir, marchons.

Ils gravissent les rochers. Ismaël paraît avec ses troupes.

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, ISMAEL, Soldats.

ISMAEL.

Rends-toi, perfide!

ABDALA, *du haut des rochers et le poignard levé sur le sein de Zobéide.*

Ismaël, tu vois l'épouse de ton fils; si tu fais encore un pas, je l'égorge à tes yeux.

ISMAEL.

Arrête, cruel! rends la liberté à cette infortunée, je te pardonne tous tes crimes, et te laisse paisiblement regagner tes montagnes.

ABDALA.

Emmène tes troupes, retire-toi, Ismaël, ou tremble pour ses jours.

Selim reparaît par le souterrain; il monte sur le rocher, suivi de ses officiers, précipite Abdala, et s'empare de Zobéide. Tableau.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, SELIM, Troupes d'Ismaël et d'Abdala.

A l'instant où Abdala est précipité du rocher sur le théâtre, ses troupes entrent et mettent bas les armes devant celles d'Ismaël.

ISMAEL.

Qu'on s'empare de ce misérable, et qu'on prépare son supplice.

ABDALA.

Va, le plus grand pour moi est de te voir triompher et de mourir sans vengeance.

On l'emmène, Selim et Zobeide descendent du rocher, et se jettent dans les bras d'Ismaël.

SELIM.

Ah! mon père.

ISMAEL.

Mon fils!

ZOBEIDE.

Ah! seigneur.

SELIM.

Voilà mon épouse; souffrez aussi qu'elle soit votre fille.

ISMAEL.

Oui, Selim; elle l'a mérité par ses vertus, et je l'accorde à ton courage. Viens avec elle prendre possession de tes états, et que toute la contrée célèbre la fin d'une journée commencée sous de si funestes auspices.

FIN.

PQ 2260 G42A7
Germe
Abdala

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY